

CYRIL DUBREUIL

UN JOUR JE SERAI LÀ,
ET POUR TOUJOURS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042543341

Dépôt légal : octobre 2026

Préambule

Il existe des rencontres dont on ne mesure l'importance qu'au moment où il est trop tard pour revenir en arrière.

Sur le moment, elles ressemblent à toutes les autres.

Un visage croisé dans une foule. Une voix entendue par hasard. Une main qui se tend. Un sourire auquel on ne prête pas attention. Quelques secondes, parfois moins. Et puis chacun reprend sa route, persuadé que cet instant ne laissera aucune trace.

Mais certaines rencontres refusent de disparaître.

Elles s'installent quelque part en nous, silencieusement, comme une mélodie dont on aurait oublié le titre mais dont on reconnaît les premières notes des années plus tard.

Nathan ne croyait pas au destin.

Il croyait aux coïncidences, aux choix, aux erreurs aussi. Il pensait que les vies se construisaient à force de décisions, de renoncements et de hasards auxquels on donnait ensuite un sens parce que l'être humain supporte mal l'idée que tout puisse n'être qu'une succession d'événements sans logique.

Ce dimanche-là, pourtant, quelque chose allait lui donner tort.

Il ignorait encore que quelques minutes suffiraient à bouleverser le cours de son existence.

Il ignorait le prénom de la femme qu'il allait rencontrer.

Il ignorait ce qu'elle deviendrait pour lui.

Il ignorait surtout qu'un jour, bien plus tard, il chercherait à comprendre comment deux vies avaient pu se retrouver ainsi, après s'être presque perdues.

Pour l'instant, il n'y avait qu'un kiosque à musique, une place encore humide de pluie et quelques notes de violoncelle suspendues dans l'air.

Et elle.

La première fois que Nathan la vit, il ne sut pas pourquoi il cessa de respirer.

Elle était assise sous la coupole du vieux kiosque, légèrement à l'écart des autres musiciens. Les yeux à demi clos, elle semblait ne plus voir le public. Son archet glissait sur les cordes avec une lenteur presque irréelle et chaque mouvement de ses mains donnait l'impression que la musique naissait directement de son corps.

Autour d'elle, les conversations s'étaient tues.

Même le vent semblait avoir ralenti.

Nathan resta immobile au dernier rang.

Il ne connaissait pas cette femme. Il ne connaissait rien d'elle.

Mais il eut cette sensation étrange, presque dérangeante, que certains êtres traversent notre vie avant même que nous ayons eu le temps de comprendre pourquoi.

Alors il sortit son carnet.

Une page blanche.

Un crayon.

Et, sans savoir qu'il était en train de commencer l'une des histoires les plus importantes de sa vie, Nathan posa la première ligne. Une ligne fragile. Presque invisible.

Mais parfois, il suffit d'un seul trait pour changer toute une existence. Et ce dimanche-là, sans le savoir, Nathan venait de commencer à dessiner leur histoire.

Chapitre 1

Le premier regard

« Le véritable voyage de découverte ne consiste pas à chercher de nouveaux paysages, mais à avoir de nouveaux yeux. »

Marcel Proust

Dimanche 21 juin 2003

Au centre de la place, le kiosque à musique semblait appartenir à un autre siècle. Il ne dominait pas les lieux ; il les habitait. Sa charpente de fer forgé, aux courbes élégantes, gardait la mémoire de milliers de mélodies envolées. Construit en 1902 par le jeune architecte Lucien Woog, il portait encore l’empreinte de cette époque où l’on croyait que l’art pouvait rendre le monde plus beau. Son toit aux lignes orientales, ses frises délicatement ciselées et son plafond constellé d’étoiles donnaient l’impression qu’il suffisait d’y entrer pour laisser le quotidien derrière soi. Les arabesques du garde-corps, façonnées par le ferronnier Émile Robert, dessinaient des portées musicales figées dans le métal, comme si les notes avaient choisi d’y demeurer éternellement suspendues.

Autour du pavillon, les marronniers formaient une voûte protectrice. Leurs feuilles, encore humides de l’averse, frémissaient sous une brise légère. L’odeur de la terre mouillée se mêlait à celle des fleurs, tandis que les vieux bancs de bois semblaient attendre les confidences de ceux qui viendraient bientôt s’y asseoir. La pluie s’était éloignée sans bruit, laissant derrière elle une lumière pâle qui baignait la place d’une douceur presque irréelle. Les oiseaux, invisibles dans les feuillages, improvisaient déjà le prélude d’un concert que personne n’était encore prêt à oublier.

Comme chaque année, la Fête de la Musique avait attiré une foule nombreuse. Des familles, des couples, des enfants assis sur les épaules de leurs parents... Tous convergeaient vers le kiosque avec cette curiosité simple qui précède les beaux instants.

Sous la coupole, une trentaine de musiciens s’installèrent lentement. Les clarinettes, les flûtes, les trombones et les violoncelles trouvaient leur place dans un ballet silencieux. Les archets

étaient ajustés, les partitions soigneusement redressées, les pupitres inclinés d'un geste précis. Puis le chef leva les mains.

Alors, les premières mesures de *La Moldau* de Smetana s'élevèrent.

La musique ne semblait pas sortir des instruments. Elle naissait de la pierre, des arbres, du vent lui-même. Elle traversait la place comme une rivière invisible, emportant avec elle les regards, les pensées et les souvenirs de chacun. Pendant quelques minutes, le temps accepta de ralentir.

Les œuvres s'enchaînèrent comme les chapitres d'un même voyage. *L'Ode à la joie* ouvrit les cœurs avec sa puissance lumineuse, faisant naître dans les regards une émotion discrète mais partagée. Puis Bach prit le relais. Son *Prélude n°1* apporta un calme presque spirituel, où chaque note semblait trouver naturellement sa place, comme si elles existaient depuis toujours.

Avec Debussy, le concert changea de couleur. Le *Prélude à l'après-midi d'un faune* enveloppa le square d'une brume légère. Les sons devenaient caresses, les silences avaient autant d'importance que les mélodies. Puis vint l'*Adagio* d'Albinoni. Une tristesse douce glissa parmi les spectateurs, cette mélancolie étrange qui ne fait pas souffrir mais rappelle que tout ce qui est beau finit un jour par disparaître.

Enfin, *Carmen* embrasa l'atmosphère. Les archets dansaient avec fougue, les cuivres éclataient comme des éclairs de lumière. Après la contemplation venait la vie, indomptable, brûlante, passionnée.

Lorsque le dernier accord s'éteignit, personne n'applaudit immédiatement.

Le silence s'imposa de lui-même.

Un silence rare.

Précieux.

Celui qui suit les instants capables de suspendre le monde.

Puis une unique note s'éleva.

Pure.

Fragile.

Un violoncelle venait d'entamer *La Flûte enchantée* de Mozart.

Le temps sembla retenir son souffle.

Les conversations cessèrent. Même les oiseaux se turent. L'air lui-même paraissait écouter.

Au dernier rang, Nathan ne voyait plus l'orchestre.

Il ne voyait qu'elle.

La jeune violoncelliste semblait oublier la foule qui l'entourait. Les yeux à demi clos, elle faisait naître la musique avec une grâce qui dépassait la technique. Ses doigts glissaient sur les cordes avec une infinie délicatesse, comme s'ils racontaient une histoire que seuls les cœurs attentifs pouvaient entendre.

Une longue mèche de cheveux bruns s'était échappée derrière son oreille. À chaque mouvement de l'archet, quelques rayons de soleil, filtrés par les feuilles des marronniers, venaient accrocher son visage et déposaient sur sa peau des éclats dorés.

Nathan resta immobile.

Il ignorait encore son prénom.

Il ignorait tout de sa vie.

Mais il sentit, avec cette certitude inexplicable qui ne prévient jamais, que quelque chose venait de commencer.

Le parfum des fleurs qui entouraient le kiosque flottait dans l'air humide, porté par une brise légère. Les notes du violoncelle s'élevaient lentement vers la cime des marronniers avant de se dissoudre dans le silence du ciel.

Nathan eut soudain la peur étrange de voir cet instant lui échapper.

D'un geste instinctif, il sortit de la poche intérieure de son blouson un carnet aux coins usés. Il l'ouvrit à une page encore vierge. Un territoire blanc. Une promesse.

Son crayon effleura le papier.

Il ne dessinait pas une musicienne.

Il essayait de retenir un moment.

Sous la coupole, la jeune femme semblait ne faire qu'un avec son violoncelle. Son visage demeurait paisible, presque absent au monde, tandis que son corps accompagnait chaque mouvement de l'archet avec une grâce naturelle. Nathan cherchait moins à reproduire ses traits qu'à saisir cette émotion invisible qui flottait autour d'elle. Le léger balancement de ses épaules. La tension délicate de ses mains. Cette impression troublante que la musique avait pris une forme humaine.

Chaque trait devenait une lutte silencieuse contre le temps.

Comme si quelques lignes de graphite pouvaient empêcher ce moment de disparaître.

— C'est vraiment beau...

La voix, douce et hésitante, le ramena à la réalité.

À côté de lui, un garçon d'une dizaine d'années observait le dessin avec des yeux émerveillés.

— Vous la connaissez ? demanda-t-il.

Nathan secoua doucement la tête.

— Non.

L'enfant fronça les sourcils.

— Alors... pourquoi c'est elle que vous dessinez ? Il y a plein d'autres musiciens.

Nathan esquissa un sourire sans quitter sa feuille des yeux.

— Parce que je ne dessine pas une personne.

Le garçon le regarda sans comprendre.

Nathan releva enfin les yeux vers le kiosque.

— Je dessine une émotion. Son violoncelle raconte quelque chose que je n'arrive pas à expliquer avec des mots. Alors j'essaie de le faire avec un crayon.

Camille resta silencieux quelques secondes.

— Vous devriez lui offrir votre dessin.

Nathan laissa échapper un léger rire.

— Non... Celui-là restera avec moi.

Il referma à moitié son carnet avant de le rouvrir.

— Tu vois... il y a des dizaines de dessins là-dedans. Certains sont terminés. D'autres s'arrêtent au milieu d'un trait. Parfois, une idée en chasse une autre. Une émotion en remplace une précédente. Alors on tourne la page sans jamais revenir en arrière.

Il passa lentement ses doigts sur les feuilles épaisses.

— C'est sans doute ça, être artiste. Accepter de laisser certaines œuvres inachevées parce qu'au fond, elles n'étaient qu'une étape vers une autre.

Camille contempla les pages avec admiration.

— N'empêche...

Il leva les yeux vers Nathan.

— Celui de la musicienne... c'est le plus beau.

Nathan sentit son cœur se serrer devant tant de sincérité.

— Et toi, comment t'appelles-tu ?

— Camille. J'ai dix ans. J'habite juste à côté avec ma maman.

— Moi, c'est Nathan.

Ils échangèrent un sourire.

Le concert continuait de remplir la place d'une musique légère.

— Tu viens souvent ici ? demanda Camille.

Nathan tourna son regard vers le kiosque.

Une lueur nostalgique traversa ses yeux.

— Chaque fois qu'il y a un concert.

Il marqua une pause.

— La musique classique a quelque chose de particulier... Elle me donne l'impression que le temps ralentit. Elle m'emmène

ailleurs. Et quand je dessine en l'écoutant... j'ai parfois le sentiment que tout devient possible.

Ils restèrent quelques instants sans parler.

Le vent faisait doucement bruissier les feuilles au-dessus de leurs têtes. Au loin, quelques enfants riaient près de la fontaine, mais ici, sur ce banc, le monde semblait avoir suspendu sa course.

Camille finit par prendre son courage à deux mains.

Il inspira profondément avant de demander, presque dans un souffle :

— Est-ce que... vous pourriez faire mon portrait ?

Nathan baissa les yeux vers son carnet.

Puis vers le sourire du garçon.

Et, sans même s'en rendre compte, il sourit à son tour.

Nathan sourit.

La demande de l'enfant le toucha plus qu'il ne voulait bien l'admettre.

Il consulta machinalement sa montre. Les aiguilles lui rappelaient que le temps, lui, ne suspendait jamais sa course.

Il releva les yeux vers Camille.

— Avec plaisir... Mais je dois partir dans cinq minutes.

Il désigna le kiosque d'un léger mouvement de la tête.

— Si tu es d'accord, retrouve-moi ici dimanche prochain. Au même endroit. Je te promets que je prendrai le temps de faire ton portrait.

Le visage de Camille s'illumina.

— C'est promis !

Puis, comme s'il venait de penser à quelque chose d'important, il baissa les yeux vers le dessin que Nathan tenait encore entre ses mains.

— Il y a juste une chose...

Nathan attendit.

— Je crois que vous avez envie de lui offrir... mais que vous n'osez pas.

Le dessinateur resta silencieux.

Cette simple phrase venait de le mettre à nu.

Un sourire gêné étira ses lèvres tandis qu'une légère chaleur montait jusqu'à ses joues.

Comment un enfant de dix ans pouvait-il lire en lui avec une telle facilité ?

— Si vous voulez... continua Camille... je peux le lui donner à votre place.

Nathan baissa les yeux vers son carnet.

Pendant quelques secondes, il demeura immobile.

Cette feuille n'était qu'un dessin.

Et pourtant...

Elle contenait tout ce qu'il avait ressenti durant cette heure.

Il inspira profondément.

Puis, avec une infinie précaution, il détacha la page. Le papier se sépara du carnet dans un léger froissement, presque solennel.

Il plia délicatement la feuille avant de la tendre à l'enfant.

— Merci, Camille...

Le garçon la reçut à deux mains, comme on reçoit un objet précieux.

Son sourire valait toutes les récompenses.

À cet instant, Nathan comprit qu'il ne venait pas de perdre un dessin.

Il venait d'offrir une part de lui-même.

Au même instant, le concert s'achevait.

Après une seconde de silence, toute la place explosa en applaudissements.

Les musiciens se levèrent dans un même mouvement et saluèrent longuement un public debout, encore suspendu aux dernières vibrations de la musique. Pendant quelques instants, personne ne semblait vouloir quitter cet instant de grâce.

Dix minutes plus tard.

Clara descendit lentement les marches du kiosque.

Son violoncelle reposait contre elle avec la tendresse d'une étreinte familière.

La foule s'était peu à peu dispersée, mais les dernières notes semblaient encore flotter entre les arbres, comme un souvenir refusant de disparaître.

Une petite voix l'interpella.

— Bonjour, madame...

Elle se retourna.

Le garçon qu'elle avait aperçu au premier rang la regardait avec une timidité désarmante.

— J'ai écouté tout votre concert avec ma maman... Vous jouez merveilleusement bien.

Le sourire de Clara s'adoucit aussitôt.

— Merci... C'est très gentil.

Elle s'accroupit légèrement pour être à sa hauteur.

— Comment t'appelles-tu ?

— Camille.

— Moi, c'est Clara.